

Voyage dans la toponymie mascarienne : de la période turque à la période postcoloniale.

AZZEDINE Amina¹

Résumé : Le parcours de la division administrative, territoriale et appellative en Algérie s'est articulé autour de certaines dates qui font époque. Il est déterminé entre autres, par une suite de ruptures où s'affrontent des normes et des stratégies de création et de constitution distinctes ainsi que par des troubles irrémédiables de l'espace. De ce fait, il nous a paru judicieux d'axer notre recherche sur le parcours toponymique algérien délimité à une seule région, à savoir la ville de Mascara, à l'ouest algérien. Ce travail s'étend sur les trois périodes, ottomane, coloniale et postcoloniale. Notre article se confine à éclaircir les modalités linguistiques qui sont à la base du système toponymique algérien à travers les trois périodes. L'intérêt scientifique de notre recherche est de tenter d'apporter quelques éclaircissements sur des questions socio-historiques et culturelles de l'Algérie ainsi que de comprendre une quête d'identification inhérente au passé de ce pays.

Mots-clés : Algérie, Mascara, toponymes turcs, toponymes coloniaux, toponymes postcoloniaux

Introduction

Le toponyme est le support de l'identité de tout lieu. Il est de ce fait, une représentation symbolique de la région. Si on ne peut imaginer un être dépourvu de son nom, on ne peut aussi imaginer un lieu dépourvu de son nom. Le toponyme donne accès à un patrimoine provenant de loin, un patrimoine auquel nous sommes tous très attachés.

Un travail sur la toponymie nous conduit vers l'obligation de faire appel à diverses disciplines, car, la toponymie comme étant un véritable « complexe de sciences » (Baylon, 1982 : 6) s'ajoute aux autres moyens qui nous permettent de communiquer avec le passé

¹Université Mohamed Ben Ahmed. Oran2

« riche qui se cache derrière le carrefour, la colline...le col. » (Poty, 2001). Nous pouvons ainsi dire que toutes les disciplines se mêlent à travers le temps et l'espace en vue de décrypter les toponymes tout en touchant à l'histoire et aux symboles, ce qui nous transporte d'un lieu à un autre, nous fait remonter d'une période à une autre.

La toponymie a, depuis longtemps, intéressé les linguistes et à leur insu ont tenté de déchiffrer les appellatifs de lieux tout en touchant à leur histoire et à leur symbolisme. De ce fait, nous nous proposons à travers cette article et loin de toute prétention savante, d'étudier comment l'espace était dépeint par les différents habitants de ce pays ? Et comment a-t-il changé durant les temps ? A ce compte-là, nous adopterons pour problématique la mise en lumière des spécificités et des particularités toponymiques appartenant à la région de Mascara.

A travers notre article, nous essayerons de comprendre comment cette toponymie a pris part à la dichotomie ; à une toponymie ottomane s'oppose une toponymie coloniale, et à cette dernière s'oppose une toponymie autochtone, mettant ainsi en valeur trois civilisations, trois cultures et trois langues différentes. Nous tenterons de comprendre quels significations et symboles représentent les toponymes de la ville de Mascara pour sa population, et d'expliquer la diversité linguistique chez un peuple qui a vécu ce mélange civilisationnel.

Lors de cette étude, nous allons contribuer à l'analyse de l'espace sous un angle purement toponymique. A cet effet, nous avons relevé les deux cents cinquante-six (256) toponymes inscrits entre les trois périodes, turque, coloniale et postcoloniale dans la ville Mascara, comprenant les noms de quartiers, de rues, d'avenues et de faubourgs figurant sur la carte de l'institut National de Cartographie et les anciennes cartes (turques et françaises). Signalons que, parfois, les données des anciennes cartes présentent quelques erreurs. Dès lors, nous avons tâché d'y apporter les correctifs nécessaires. Il est à noter que dans notre étude, les noms sont transcrits tels qu'ils ont été écrits sur les cartes topographiques. Nous nous confinons, ici, à classer et à étudier les toponymes en fonction de leurs différentes désignations.

Notre article portera donc sur trois aspects ; une étude qui se situe au plan du lexique, de la morphosyntaxe et un troisième volet qui est la sociolinguistique, cette dernière va mettre en exergue le symbole historique de la désignation toponymique à travers les trois périodes étudiées avec ce que dissimule comme idéologie ce choix de nom.

Nous esquisserons par trois parties théoriques, où il sera question de dresser le parcours de la toponymie algérienne à travers les siècles, d'expliquer la pluralité linguistique chez le peuple

algérien et de donner un bref aperçu historique sur la ville de Mascara, pour arriver enfin à notre corpus, composé de l'étude des toponymes mascariens à travers les trois périodes, turque, coloniale et postcoloniale et d'analyser les différentes souches linguistiques permettant de caractériser et de constituer l'identité mascarienne.

1. Parcours toponymique algérien

Comme déjà souligné, la toponymie transmet des informations sur les desseins socio-politiques, économiques et culturels, elle contribue à la constitution de l'espace. A l'instar des anthroponymes, les toponymes font partie de notre patrimoine linguistique et culturel.

Le trajet de la division territoriale et toponymique en Algérie s'est structuré autour de certains événements historiques qui font date et marquent l'esprit de la population algérienne.

A la veille de 1830, l'Algérie était sous l'emprise turque et ne bénéficiait pas de divisions administratives et territoriales légitimes et stables. Elle avait donc une dénomination spatiale relative à celle du gouvernement de cette époque-là, qui était basé sur la quête de l'impôt.

C'est pratiquement, à partir de 1830 que l'administration coloniale décide de rebaptiser l'espace algérien selon des données et des stratégies qui lui appartenaient. L'Algérie précoloniale portait une appellation qui permettait à sa société de se reconnaître, d'agir et de jouir d'une certaine part de l'espace, suivant des méthodes et des critères propres à la civilisation musulmane. Elle a donc connu de réels changements dans le paysage toponymique.

Le pouvoir colonial a bien maîtrisé le rôle crucial que peut jouer l'attribution d'un nom, car, celui-ci symbolise les origines, les traditions et la culture autochtone. De ce fait, son objectif était d'abolir tout nom renvoyant à la civilisation algérienne en vue de démanteler son harmonie et sa cohésion.

C'est quasiment en 1866 que le processus de création de nouveaux toponymes s'ébauche. Le général commandant de la province d'Alger a exigé une dénomination empruntant les noms de la nature tels que : djebel, oued, source, etc. A partir de ce moment, nous pouvons dire qu'une nouvelle logique appellative est exercée sur le territoire national.

Dans son ouvrage « Toponymie et espace en Algérie », Brahim ATOUI, en s'inspirant du "rapport du Sénatus Consulte sur les Hannanacha, 02 03 1867 I. Urbain", précise : « L'objectif visé dans ce domaine, consistait à couper toute référence liée au passé commun, aux origines

et au patrimoine, pour ainsi ne rappeler aux habitants aucun souvenir militaire ou religieux, dont on pourrait tirer, dans un but de récolte » (Atoui, 1998:169).

Suite à l'occupation française, notre pays acquiert une nouvelle dénomination des rues et des villages, portant des appellatifs étrangers à la culture et à la civilisation des indigènes tel que ; St Eugène, St Arnaud, etc. Ces nouveaux lieux portent une identité et une dénomination propre à la société française et qui s'oppose aux principes de la société algérienne, « à Alger, Constantine, Tlemcen principalement, mais aussi dans toutes les autres villes d'Alger, les noms de rues étaient évocateurs : es sebaghine, es sayaghines, er rassaisiya, qui attestent de l'existence de quartiers d'artisans. Toutes ces toponymes ont été remplacés ou modifiés » (Atoui, 1998: 172)

De ce fait, l'apanage de l'administration coloniale était de mettre en place une nouvelle dénomination sur le paysage toponymique algérien, et c'est à travers l'imposition d'un nouveau système toponymique, que le pouvoir colonial conforte sa domination territoriale et en même temps il affirme sa présence et son occupation de l'espace.

Nous pouvons ainsi dire que l'espace est maîtrisé linguistiquement et politiquement; il est vêtu à partir de ce moment-là d'une nouvelle nomenclature coloniale. De surcroît, un nouveau gouvernement et une nouvelle politique sont véhiculés par ce système toponymique. La mise en place d'une nouvelle appellation spatiale est donc le signe et le symbole d'une nouvelle emprise. Cette toponymie se caractérise principalement par des anthroponymes, ces derniers désignent les grandes figures de l'histoire ainsi que des batailles et des scientifiques.

Si la politique coloniale avait pour but en matière de la toponymie d'effacer autant que possible le fait ethnique de la dénomination des lieux, celui de l'Algérie indépendante était d'effacer ceux de l'envahisseur pour être supplantés par ceux de la résistance algérienne entamée dès 1834. Pour ce faire, l'Algérie indépendante a émis son projet de débaptisation de tous les noms de lieux coloniaux en Algérie.

2.Brassage linguistique en Algérie

L'Algérie constitue un brassage de langues très important, ce qui détermine sa situation linguistique plurilingue. Ceci est dû aux colonisations qu'elle a connues après la venue des Espagnols et des Turcs qui ont favorisé le contact avec la langue des Berbères.

Dès 1962, la question de langue en Algérie a été débattue très activement entre adeptes et détracteurs, et malgré l'officialisation de la langue arabe, cette controverse a donné libre cours aux algériens de parler couramment les différentes variétés linguistiques existantes.

Malgré la présence du français dans tous les secteurs nationaux, l'Algérie continue à se tenir comme un pays observateur dans l'organisation de la francophonie.

Pendant la période coloniale, prétextant l'image de sa mission dite civilisatrice, le colonisateur avait d'autres raisons en tête à savoir : le reniement de l'identité nationale en s'attaquant à la personnalité et à la langue des indigènes. Il avait remplacé l'arabe, langue des autochtones envisagés comme « non civilisés », par la langue du peuple le plus puissant et le plus civilisé. A ce propos Aziza Boucherit affirme : « *Progressivement le français s'étendra à tous les secteurs de la vie publique et, jusqu'à l'indépendance du pays, sera la langue officielle* » (Boucherit, 2002 : 13).

Dès l'indépendance, la politique algérienne a décidé de requérir l'identité nationale et ainsi l'arabe littéraire a officiellement retrouvé son statut, il est donc « *lié aux deux sources de légitimité auxquelles puise le pouvoir : la lutte de libération nationale et la défense de l'islam (...) L'arabe était la langue nationale, le français celle du colonisateur (...) Par ailleurs, la langue arabe est étroitement liée à la naissance et au développement de l'islam* » (Grandguillaume, 1997 : 3).

Mohamed Benrabah explique en grande partie la complexité linguistique en Algérie en affirmant que: « *Le langage utilisé par les 'langues' au marché, sur les chemins et autres lieux populaires fréquentés par la masse ne peut pas être confondu avec le langage des plumes et du papier, des cahiers et des études, bref d'une élite* ». (Benrabah, 1999a : 56). Ceci expose la situation linguistique qui montre un brassage de langues très confus dans la société algérienne.

En plus de la politique coloniale qui consistait à concrétiser l'impact de sa langue française notamment sur l'arabe et sur le kabyle. La langue des indigènes a été aussi influencée par l'immigration d'un grand nombre d'Algériens en Europe. Toutefois, la maîtrise de l'arabe dialectal de la part de tous les algériens les amène à communiquer sans peine.

Au même temps de l'invasion du Maghreb (Algérie, 1830 ; Tunisie, 1881 ; Maroc, 1912), la langue française est devenue la langue officielle et le recours à l'arabe classique n'était que dans l'enseignement « *pour former l'encadrement nécessaire (imam pour les mosquées, c'est-à-dire pour les tribunaux et enseignants d'arabe)* » (Benrabah, 1999b : 50). De ce fait, le paysage maghrébin était plurilingue et il l'est jusqu'à présent. De surcroît, tous les établissements étatiques, notamment l'université et l'administration ont été fondés en français.

Cependant, après un demi-siècle d'indépendance, l'Algérie est déterminée par la coexistence de deux grandes langues écrites, l'arabe par sa dimension juridique et le français par son usage et sa présence quasi-totale dans tous les secteurs.

Malgré la mise en place d'une langue officielle qui est l'arabe classique en Algérie postcoloniale. L'arabisation s'est cognée à des difficultés matérielles énormes dans les domaines administratifs et éducatifs. En outre, nous trouvons dans les universités algériennes le brassage entre la langue française et l'arabe classique. Autrement dit, l'intention d'arabiser a rencontré un véritable antagonisme entre les francophones et arabophones.

3.« Mascara » ou « Mouaskar » pour les Algériens

Après le départ des romains de la plaine, cette dernière est occupée directement par les Berbères nomades, les « Béni Rached ». La fondation de la ville de Mascara remonte à l'époque turque depuis 1701 et l'occupation espagnole en 1791.

Cependant, il serait inutile de chercher l'étymologie du mot « Mascara » ou encore « Mouaskar » car nous n'arrivons jamais à connaître de manière précise les raisons de cette appellation, par contre, plusieurs tentatives d'explication et d'interprétation sont diversement mentionnés ; elle tire son noms de :

- "*Oum el Asker*" (Rozet et Colette, 1850 : 125): la mère des soldats

- "*M'asker*" : lieu où se réunissaient les soldats, camp.

D'ailleurs, une ancienne réputation guerrière postule que l'ancien nom de la ville serait "*Castra Nova*" (le nouveau camp), mais la définition la plus reconnue dans les milieux populaires de la ville, est celle de« Oum el Asker ».

Les beys de l'Ouest ont choisi de résider dans la ville de Mascara jusqu'à la sortie des Espagnols d'Oran en 1792, Mohamed El Kébir a pris donc le grade du Bey d'Oran et a fait de cette ville sa capitale.

Mascara se trouve au Nord-Ouest de l'Algérie à 360 kilomètres ouest d'Alger, la capitale du pays. Elle bénéficie d'une position géographique stratégique du fait même de sa situation auprès de la ville d'Oran et de son réseau de communication qui la lie à plusieurs wilayas.

Ainsi la région de Mascara dispose d'atouts économiques dont l'exploitation offre des perspectives de développement économiques permetteuses spécialement dans les domaines ; agricole (terre fertile), industriel et même touristique (un véritable site archéologique).

Mascara est la 29^{ème} wilaya dans l'administration territoriale algérienne située dans l'intérieur de la région du tell, sur le flanc méridional d'un contrefort de l'Atlas connu sous le nom de chaîne des Beni-Chougran.

Les wilayas limitrophes sont : au nord, par les wilayas d'Oran et de Mostaganem; à l'est, par les wilayas de Tiaret et de Relizane; au sud, par la wilaya de Saïda; à l'ouest, par la wilaya de Sidi Bel Abbès. Elle se trouve à 96 kilomètres au Sud Est d'Oran, à 71 kilomètres au sud de Mostaganem. Mascara se constitue de 47 communes réparties sur 16 dairas.

La ville de Mascara est répartie en deux portions bien différentes et inégales, par le ravin de l'Oued Toudman; le centre-ville, au sens strict, est inclus dans l'enceinte fortifiée et le grand faubourg de Bab-Ali, situé extra muros. De cette position élevée, elle domine l'immense et la belle plaine d'Eghris qui se déroule à ses pieds au sud, et sur laquelle la vue s'étend agréablement jusqu'aux montagnes teintées de bleu qui la bordent dans le lointain.

Mascara a un climat de type méditerranéen avec une tendance à la semi aridité. Les chutes de pluies sont plus courantes à la fin de l'automne et au début du printemps. Une autre qualité distingue cette ville, c'est le sol avec ses couleurs naturelles et diverses.

L'élément dominant du sol mascarien est incontestablement le calcaire et assez souvent l'on est à l'encontre des sols et des sous-sols sablonneux. Le sol des rues et des places de Mascara est généralement d'une blancheur éclatante. Ses terres et ses collines voisines, sont en général, d'origine tertiaire. Quant à la plaine, elle est surtout constituée par les alluvions quaternaires.

Tous ces coteaux, sont soigneusement cultivés et plantés en vignes sur un rayon de 4 à 6 Kilomètres. Les vins de Mascara sont justement réputés par les meilleurs d'Algérie et leur réputation a depuis longtemps franchi la Méditerranée. Ils sont généralement très riches en alcool.

4. Toponymie mascarienne pendant l'époque turque

Vu que l'empire turc a demeuré trois siècles, son impact culturel et linguistique était considérable en Algérie. Ainsi, l'arabe dialectal a pu quasiment profiter de six cent mots turcs utilisés à travers le parler algérien jusqu'à nos jours. De surcroît, cet apport a pu également sillonner le paysage toponymique et anthroponymique algérien.

De ce fait, les rapports entretenus entre l'Algérie et l'empire Ottoman se montrent à travers la profusion des toponymes de souche turque. La majorité de ces noms est issue des tribus ou des régions de la Turquie, tels que ; l'impasse *Smyrne*, Smyrne est le deuxième plus grand

port de Turquie après Istanbul, İzmir est la figure turque moderne du nom Smyrne, ville réputée depuis l'Antiquité. Elle tire son nom de celui d'une princesse amazone.

Quartier de *Baba Ali*, ce nom indique l'agent qui remplissait une fonction de la Porte Sublime pendant l'époque ottomane, en d'autres termes, « *El Bab El Ali* ».

Un autre toponyme que nous avons relevé de notre corpus ; rue *GouiziAhmed*, Gouizi est un nom dérivant de *Ghazi* qui qualifie un militaire responsable de la surveillance du territoire de l'empire.

Certains toponymes d'ascendance turque se terminent souvent par la voyelle « i » qui indique l'origine ethnique, ou la provenance de ces régions et ces tribus tels que : rue *BiadriBelkacem*, impasse *El Makari*, rue *LogmiBenabbou*, rue *BekhtiouiKhalfallah*, rue *Ghellabi Ahmed*, rue *BelbouriRahma*, rue *Kadari*, rue *Righi Guellil*, rue *ZegaouiMohammed* et la rue *Chouli. RueRais BahriZine* ; Raïs est un nom turc attribué au commandant d'un navire.

Quant au toponyme Menemen, il est décliné en Mimouni ou Moumou tels que : rue *MimouniLahcène* et rue *Moumou Daho*, donc Menemen est la ville principale de Kaza, dans la région d'Aïdin.

Un autre nom turc a pris place dans la toponymie mascarienne ; à savoir le toponyme *Constantinople*, c'est le nom d'une impasse à Mascara. D'ailleurs, d'après nombreux spécialistes, notamment le grand savant de l'Islam, Bernard Lewis, le nom « Istanbul » est une simplification phonétique du toponyme original « Constantinopolis » qui est modifié dans le parler populaire en « Stanpool » afin de neutraliser les changements d'une façon définitive en « Stanbul » et « Istanbul ». Ainsi, les traits spécifiques et distinctifs ont été une source assez essentielle dans la création des noms propres chez les Ottomans.

Les métiers et les arts sont également une source de toponymes, citons à titre d'exemple la rue *SedjrariAoued*, Sedjrari renvoie à la personne exerçant le métier du bûcheron ou la vente des arbres.

Des surnoms peuvent aussi devenir des toponymes jusqu'à laisser oublier l'identité d'origine. Rue *Zegaoui Mohammed*, ainsi Zegaoui indique la personne qui parle à très haute voix ou qui crie en parlant. Rue *Cheikh Bouras* ; *Bouras* veut dire littéralement « celui qui a une grosse tête ». Cet homme fut un personnage illustre de la ville de Mascara, un grand savant et historien maghrébin, il a été formé par Cheikh Abdelkader el Mecherfi, le plus renommé des savants de l'époque dans la région de Mascara et dirigeait excellemment le combat des Tolbas et des Oulémas contre l'ennemi.

5. Toponymie mascarienne pendant l'époque coloniale

Durant l'époque coloniale, l'occupant a décidé d'offrir un paysage européen à la ville de Mascara en attribuant aux rues, aux quartiers et aux secteurs publics des appellatifs appartenant à la métropole. Il est à signaler que les toponymes présents à cette souche se forment majoritairement d'un seul ou de deux composants.

Les caractéristiques essentielles de cette toponymie est d'être constituée à majorité de noms de personnes. Toutefois, ces appellatifs ont été à moitié substitués ou plutôt arabisés après l'indépendance, par des anthroponymes ou patronymes algériens appartenant aux martyrs de la guerre de libération.

C'est seulement le deuxième vocable qui a changé parce qu'il renvoie à une personnalité Française, le premier en tant que terme courant, usuel tels que : *rue, quartier, cité, faubourg*, etc..., a pu réserver sa forme originale. Ceci concerne la région de Mascara et probablement les autres wilayas de l'Algérie.

Nous relevons dans notre nomenclature toponymique les noms des rues et des quartiers sous leur ancienne et nouvelle dénomination (après 1962).

En premier lieu, des hommes politiques, des militaires et des ministres de la Guerre sont honorés tels que; Léon Gambetta ; ministre de l'Intérieur dans le gouvernement de la défense nationale, la place *Gambetta* porte actuellement le nom de *l'Emir Abdelkader* (place), la place *Bugeaud* porte le nom de place de *l'Emir Khaled*, la rue *Clauzel* devient rue *Abdelhamid IbnBadiss*, Square *Frédéric Perez*, du nom du fondateur, ancien maire de la ville. C'est lui qui a fondé la Bibliothèque municipale de Mascara qui compte déjà plusieurs milliers de livres. Il devient Squar*Arezki*. De plus, les grandes batailles ou victoires sont honorés comme *Austerlitz*, etc. Quant aux odonymes religieux, ils sont à l'inverse minimes: environ 4 noms ; rue *St Saens* porte le nom de rue *Gezzar Daho*, *St Exupery* porte le nom de rue *des frèresBache*, avenue *St Hypolite* devient avenue *MehorMahieddoine*, place *St Augustin* devient place *Mostefa Ibn Touhami*. Ceci peut s'expliquer par le fait que le pays était doté d'une religion très bien ancrée mais que la colonisation française n'était pas religieuse, et par conséquent, les autorités ecclésiastiques n'ont pas eu un rôle important, tout au moins au début, pour pouvoir imposer des toponymes à caractère religieux. De surcroît, les rois et les reines à leur tour one été honorés tels que: rue *Alexandre III* qui porte actuellement le nom de *Mehor Driss*.

En second lieu, des savants, des scientifiques, et des hommes de lettres ont été honorés tels que: Victor Hugo (Tirigou pour le locuteur algérien), citons à titre d'exemple les rues

suivantes avec leur ancienne et nouvelle dénomination; rue *Molière* (*Hachemi AEK dit Boutaleb*), rue *Honoré de Balzac* (*MehnanKaddour*), rue *Alfred de Musset* (*Bouzid Mohammed*), rue *Corneille* (*Yerrou Ali*), rue *Victor Hugo* (*Zaghloul*), rue *Racine* (*BekhtiouiKhalfallah*), rue *Arago et Colette* (*BenthabetAbdelkader*), rue *Ronsard* (*Bouchiha Brahim*), rue *Boileau* (*BoukhenfourBenaoumeur*), etc.

6. Toponymie postcoloniale comme vecteur historique

Après l'indépendance, l'administration algérienne choisit à son tour de réaccorder à la ville sa toponymie algérienne ; elle a donc substitué les noms des rues, des quartiers et des secteurs publics par d'autres appartenant aux martyrs, aux personnalités politiques, aux savants et surtout aux représentants de la résistance contre la colonisation française. C'est-à-dire, dès l'indépendance, presque tous les lieux sont débaptisés pour être rebaptisé par des noms de nos aïeux ou encore des noms de moudjahides.

Le toponyme a un rôle crucial dans la mémoire collective comme nous l'avons mentionné auparavant. De plus, en nous intéressant au parcours dénominatif des lieux nous nous apercevons que l'attribution d'un toponyme à tel ou tel lieu n'est jamais neutre, or, il est un révélateur fondamental de la mémoire collective. Il a donc une fonction commémorative, il est un moyen de rendre hommage aux hommes afin de s'éterniser dans l'histoire des aïeux et de passer à la postérité par le biais de la toponymie.

L'attribution des noms de rues et de quartiers de Mascara est issue de la renommée qu'une personne a acquise pendant la guerre de libération nationale, pour ses actes, sa résistance, sa gloire et sa mort héroïque ou pour son apport bénéfique à la région. Nous célébrons ainsi des hommes illustres en leur révélant notre reconnaissance pour leur rôle joué dans l'histoire de la guerre de libération nationale.

A ce propos, nous citons l'exemple de la rue de *l'Emir Abdelkader*(centre-ville); cela résulte de la splendeur qu'a appropriée *l'Emir* et révèle la reconnaissance du peuple algérien pour sa force invincible et ses incomparables qualités de chef de guerre et d'administrateur. C'est le Sultan de l'Ouest, après la chute des Turcs. Les tribus de la région de Mascara lui donnent le titre d'émir parce qu'il jouissait d'un grand prestige religieux, passait pour invulnérable et était doué d'incomparables qualités de chef de guerre et d'administrateur.

Autrefois, le titre *Soltane* était attribué aux chefs des tribus qui géraient les domaines de l'agriculture et de l'industrie, afin que la ville mène une vie paisible, aisée, ils travaillaient donc pour le bien et le profit de toute la population. Ils géraient aussi les relations dites

étrangères, questions d'échanges des aliments, des produits naturels et autres. Ce toponyme garde jusqu'aujourd'hui son sens premier et il est donné comme surnom à la personne qui gère ses affaires toute seule sans l'intervention de quiconque : *Ain Sultan* (Bab Ali) veut dire « la source du Sultan ».

Nous citons également l'exemple de la rue du *Bey Mohammed El Kebir* (le grand); le souverain le plus âgé à l'époque. Les Mascariens gardent du premier l'image d'un homme proche du peuple, du second, ils conservent la plus grande mosquée construite par Mohammed el Kébir, d'où elle tire son nom « *Jamaa El Kebir* », qui se trouve dans le quartier d'Aïn-Beida. Elle vient tout récemment d'être restaurée et rendu au culte ; elle est classée comme monument historique.

Rue d'*Abbane Ramdane* et celle de *Larbi Ben M' Hidi*, deux figures qui représentent les martyrs de la guerre de libération nationale. Ajoutant à ces exemples celui de la place *des martyrs* et la rue des *Frères Kadari* ; il s'agit de trois frères tombés ensemble dans le champ de bataille. Tout cela rappelle au peuple algérien la bravoure avec laquelle ils ont combattu l'expédition française de Clauzel en 1836.

Quelquefois, des noms de scientifiques et de savants poussent, eux même, des hommages à travers la toponymie. On peut citer à titre d'exemple la rue *Abdelhamid Ibn Badis*, rue *Ibn Sina*, rue *Al Frabi*, etc, afin de montrer les efforts qu'ils ont fournis et de révéler les profits qu'ils ont réalisé pour la science et pour l'humanité jusqu'à nos jours.

A travers tout cela, nous comprenons comment la toponymie est considérée comme un indice voire un vecteur de mémoire, elle a des fins institutionnelles ou d'installation politique. De ce fait, désigner une rue, c'est affirmer un certain objectif politique et donner de la signification. Ainsi, le choix des noms de rues se révèle le plus souvent être à l'honneur des gloires passées à travers les grands hommes. Les toponymes aspirent donc à préserver contre l'oubli.

Toutefois, lors de notre analyse et selon les trois formes lexicale, morphologique et sémantique des toponymes, nous constatons que les toponymes qui sont composés lexicalement sont formés à l'aide des bases anthroponymiques (Ben, Bou, Bel et Abd) et bien qu'ils soient composés morphologiquement ou (graphiquement), ces toponymes sont simples lexicalement, ce qui met en exergue que les bases anthroponymiques sont agglutinées aux toponymes tel que rue *Bekhlouf Adda* (Zirout Youcef). Les toponymes composés se forment à

partir de la base « Bou » qui indique une particularité, désigne une propriété ou renvoie à une affiliation.

Le nom est formé généralement de l'élément « fils de » qui signifie en arabe « Ben » et qui donne l'idée de la transmission perpétuelle du nom de génération en génération et que nous appelons « filiation ». La particule « Ben » est une dialectalisation de « Ibn » avec la chute de la glottale initiale (i). Cette formule est d'ailleurs remarquée dans les pratiques linguistiques de l'arabe dialectal au Maghreb. La préfixe « Ben » qui signifie « fils de » se présente sous « Bent » au féminin qui signifie « fille de ». Toutefois, il est à noter que les deux préfixes « Ben » et « Bent » peuvent être réunis à d'autres particules telles que : « Bou », « Ould » et « Bel ». Dans notre corpus nous n'avons relevé qu'un seul odonyme avec « Ben-Bou » : avenue *Mostefa Ben Boulaid* (Centre-ville), c'est le nom d'un martyr algérien. Selon le recensement des toponymes à base du préfixe Ben, nous avons constaté qu'il constitue 9.34 % des noms enregistrés.

« Bou » est une base anthroponymique des usages appellatifs arabes qui veut dire « père de », c'est une réduction de « Abou », suivi le plus souvent d'un prénom du fils aîné(e) et que nous nommons couramment « kunya », ce qui signifie « surnom ». Concernant cette base, nous distinguons deux transcriptions possibles ; dans le premier cas, il s'agit des composants qui ne sont pas directement liés à l'élément "Bou" tel que rue *Bou Ali* dans le quartier de Bab Ali, qui signifie « la terre de Ali »; il arrive aussi que le deuxième composant soit directement relié à cet élément. La base « Bou » est très productive, elle est polysémique et peut désigner *une particularité physique* ; ainsi la base « Bou » est associée à des noms de relief désignant une particularité physique généralement à un défaut physique chez le porteur de ce nom. Ce sont des surnoms attribués par d'autres personnes tels que : *Bouras* (Bab Ali) veut dire littéralement « celui qui a une grosse tête », *Boukhenfour Benaoumeur* (quartier de Zahana) « celui qui a un défaut au niveau du nez », *Bouberguig* (quartier Zahana) veut dire « celui au mince, voire « celui au maigre » , *Bouderbala* (quartier de la Gare), ce nom désigne « une personne mal habillé », en parlant d'une montagne ou d'un arbre ; *Bou Remla* (avenue Sidi Mouffok) signifiant « le lieu aux sables ». La particule « Bou » désigne également *la possession d'un objet* ; la base « Bou » veut dire en arabe dialectal celui au : *Bougouffa* « celui au panier », *Bougettaya* qui veut dire en arabe dialectal « celui à la cervelle », *Boukhoudmi* « celui au couteau », *Bouktab* « celui au livre ».

La faune aussi prends sa place aux cotés de cette base, en analysant notre corpus, nous avons relevé une seule particule « Bou » qui renvoie à un animal : *Boulefrad* (Meddeber) qui renvoie au « lieu aux bœufs ». La flore n'a pas manqué de se présenter tels que ; *Boussedra* (Mascara

Centre) « le lieu ou l'endroit au jujubier sauvage » et littéralement « celui au jujubier sauvage » ; *Bouchiha*(Zahana) veut dire « celui à l'armoise », appelé aussi absinthe, une plante contenant la substance médicale « Alsantonin » et pousse de manière sauvage et cultivée. S'agissant des aliments comme *Bourouina*(Meddebar) qui désigne à l'ouest, un plat préparé à l'aide du blé grillé et moulu, mêlé avec du sucre et du lait. Cette base peut désigner *une action* ; nous avons relevé parmi les deux cents cinquante-six (256) toponymes recensés un seul toponyme avec le préfixe « Bou » et qui exprime une action faite à la troisième personne du singulier : « *Bouhadi* » qui désigne « le guide ou le dirigeant ».Le préfixe « Bou » renvoie aussi à une ethnie, tel que ; « *Bouziane* » qui est le diminutif des « zyanides »

Le préfixe « Ould » veut dire « fils de » ou « enfant de », ce concept de filiation est similaire avec « ben ». Cette particule est suivie généralement d'un prénom masculin et désigne un nom patrilinéaire. Comme elle peut être suivie d'un surnom, mais elle est toujours précédée par un prénom masculin et jamais féminin tels que : rue *Ouldkabliaet* rue *Ouldmoumna*. Cette base est monosémique et désigne de manière univoque « fils de ».Le préfixe « Ouled » est le pluriel de « Oulds » et veut dire « les fils de » ou « les enfants de », nous avons identifié dans notre nomenclature toponymique les noms des bourgs et des villages suivants : *Ouled Si Safi*, *Ouled Si Tami*, *OuledChaa* et *Ouled Sidi Snouci*.

Une autre base est trouvée dans la toponymie mascareinne lors de notre analyse, c'est la base « Abd » qui signifie serviteur de Dieu. Elle est associée avec chacun des quatre-vingt-dix-neuf beaux noms de Dieu. Ces noms sont tous précédés par l'article défini se transcrit « el », « al » et « ul », mais lors de la prononciation la consonne « I » chute, citons à titre d'exemple la rue *Abdelmoudjib Mokhtar* (Centre-ville), rue *Abdelmoumen Mostefa* (la Gare), rue *Abdellatif* (Bab Ali), rue *Abdelouahab H. Hamidou* (Bab Ali). Nous constatons que la base « Abd » peut être ajoutée à d'autres bases telles que « Ben » et « Ould ».

Quant à la particule « bel » est polysémique dans la mesure où désignant certains objets, le sens change. D'ailleurs en arabe dialectal, « bel » signifie également « avec » ou « en compagnie de » tels que : rue *BelaoudKhatir*(C1 Haoues) ; « avec le cheval » et rue *BelaouniBenaissa* (Centre-ville) qui veut dire « avec Aouni », c'est un anthroponyme masculin. Elle peut être associée à un objet ou à un animal. Mais nous constatons que parfois le nom s'écrit collé avec bel et c'est là que peut avoir le sens de « avec » tels que ; rue *BelaoudKhatir* (Centre-ville), rue *Belardja M'hammed* (Boulilef), rue *BelbouriRahma* (Sidi mouffok). « Bel » veut dire aussi « Ben » « fils de » comme rue *Belkacem Ali* (Sidi Mouffok) et rue *BelaouniBenaissa* (Centre-ville). « Bel » renvoie également à une particularité morale comme la rue *Belmokhtar Adda* (Sidi Mouffok).

Sur le plan sémantique, cette analyse nous a donné l'occasion de mettre en valeur le fonctionnement équivoque et divers de la toponymie algérienne et notamment celle de Mascara. Un nombre considérable des toponymes formés sur des noms destinés à concilier les faveurs divines a été trouvé lors de notre analyse tels que : rue *Abdelmoudjib Mokhtar* (Centre-ville), rue *Drai Abderrahmane* (Bab Ali), rue *Rachid* (Bab Ali), ce qui détermine le lien étroit entre les musulmans et leur religion.

Les toponymes désignant des métiers et des spécificités morales ou physiques jouent un rôle crucial dans la toponymie mascarienne. Ces toponymes se présentent sous une forme simple telle que verbe, adjectif, etc. Certains toponymes renvoient à des ethnonymes comme rue *BenhocineHachemi* (Medebber), rue *Benmimoun Youcef* (Centre-ville), rue *BensahmounGherissi* (Bab Ali), avenue *Mostefa Ben Boulaïd* (Centre-ville), et d'autres renvoient à des hagionymes tels que rue *Sidi Ali Cherif* (Bab Ali) et rue *Si Abdelkader* (Sidi Mouffok).

7.Souches linguistiques et identité mascarienne à travers la toponymie

La ville de Mascara était le creuset de diverses civilisations, ce qui a facilité la mise en place de leurs dispositifs culturels et linguistiques dans l'identité mascarienne. Tout comme les mots du lexique, le toponyme appartient au répertoire culturel et linguistique. De ce fait, il nous a paru inéluctable de déterminer les différentes souches linguistiques existant à travers les toponymes étudiés.

Commençons d'abord par les toponymes descendants de la souche arabe. Toutefois cette souche se scinde en deux parties. D'une part, les toponymes dont la morphologie dépend des règles de la grammaire arabe et des signes de diacritique (Fatha-Douma et Kasra). Ces toponymes sont constitués à base des prénoms ou d'adjectifs tels que : « rue *Ben Thabet*, rue *Ben Achir*, rue *Ben Halima*, rue *Ben Haoua*, rue *Bel Mokhtar*, rue *Mohammed Ben Moussa*, rue *Ahmed ibn hacene* ». D'autre part, les toponymes qui n'obéissent pas à la grammaire arabe littéraire. Nous pouvons dire que ce sont des noms dialectalisés tels que : « *Moumou*, *Bahloul*, *Barhouch*, *Bayoudh*, *Bel aoud*, *Khadra*, *Bouberguig*, *Bouchiha*, *Bouguettaya*, *Boukhoudmi*, *Derouich* ».

Une multitude de toponymes présente une trace romaine. Ils s'identifient par le suffixe « us » articulé ou transcrit en « ouch », à titre d'exemple : rue *Chaouch*, rue *Habbouch* et rue *Habbous* relevant de l'ancienne pratique latine. Ainsi, nous montrons à travers l'exemple de la rue *DerouicheBelhasna* que le toponyme *Derouiche* dérive d'Andréouch (Andréus).

Concernant les toponymes d'extraction berbère. Selon notre relevé, nous avons identifié les noms de rues et de quartiers suivants : « *Arezki, Amirouche, Frimehdi, Krimech, Namous, Yarmoracen, Meziane, AbbaneRamdane, YssadMazigh, Touaa, Ferhat* ».

L'Andalousie a apporté une armada de noms, parmi les toponymes d'origine espagnole, nous avons pu relever l'exemple de la rue *Montera Mahieddine*, *Montera* signifie (El Mont) en espagnol. *Aichouba*, qui vient d'El Aychi et Ayachi, ce sont les gens issus de OuadiAych, l'appellation arabe de la ville Cadix en Espagne.

Quant aux toponymes d'extraction turque, comme déjà souligné, ils présentent un pourcentage assez considérable dans la toponymie mascarienne

Conclusion

Un grand nombre de travaux de recherche se fera sans doute dans les années à venir, en onomastique, en général, et le nôtre profitera, en contrepartie, des réflexions des spécialistes en la matière et des perspectives d'expectative désireuse pour en connaître plus.

Ce travail de recherche nous a permis de mettre en exergue les enjeux de la dénomination et de comprendre le rôle crucial du nom. Le toponyme comme l'anthroponyme, nous apprend à intégrer l'histoire dans ce que nous sommes, il nous apprend que notre présent est fait de notre passé et que notre passé est accommodé avec notre présent. Tout appellatif est donc un signe qui véhicule tout un réseau de significations et de symboles.

Il met en valeur les mécanismes d'appellation, en plus de l'histoire des origines, le toponyme constitue l'un des éléments essentiels de l'identité nationale et également fournit les termes de la mémorisation des origines. Il retrace donc une géographie itinérante, il constitue un support d'identification territoriale et aussi socio-historique.

Bibliographie

Atoui, B. 1998. *Toponymie et espace en Algérie*. Alger : Institut National de Cartographie. (Imprimerie EPA EL Achour), pp. 169-172.

Benrabah, M. 1999. *Langue et pouvoir en Algérie*. Paris : Éditions Séguier, pp. 50.

Benrabah, M. 1999. « Algérie : les traumatismes de la langue et le raï ». *Revue Esprit*, pp. 56.

Boucherit, A. 2002. *L'arabe parlé à Alger*. Paris : Éditions Peeters, pp. 13.

Grandguillaume, G. 1997. « Langue, identité et culture nationale au Maghreb ». *Peuples méditerranéens*, n° 9. pp. 3.

Poty, R. « Toponymie, une autre façon de voyager ». Consulté le 22 mars 2015. URL : http://www.centcols.org/toponymie/toponymie_une_autre_facon_de_voyager.htm

Rozet et Colette. 1850. *Algérie Histoire et description*, Paris, pp. 125.